

tion que la race c'est le mérite, et le capital c'est la vertu.

J'ai un autre reproche grave à adresser à M. Flandrin sur l'ordonnance morale de sa composition ; n'a-t-il pas créé, *proprio motu*, dans le séjour de la paix éternelle, une catégorie de guerriers qu'il place avant les pontifes, les docteurs et les moines ? — Entendez-vous ? la force brutale, le sabre, avant le sacerdoce, avant l'enseignement, avant la science, avant le dévouement ! Y a-t-il donc dans la liturgie catholique un hymne en l'honneur du glaive ? Je croyais qu'il n'en existait qu'en l'honneur des martyrs qu'il a immolés ! La légion thébéenne est-elle donc vénérée pour avoir tiré l'épée contre les bourreaux ou pour avoir tendu le cou, comme Isaac sur le bûcher ? Est-ce comme appui prêté à l'autorité morale de l'Eglise que M. Flandrin a voulu sanctifier la force matérielle ? — Hélas ! mieux vaudrait laisser de tels souvenirs se perdre dans l'oubli ! mieux vaudrait rappeler au monde l'anathème jeté par saint Hilaire de Poitiers à l'emploi de la force, même lorsqu'elle vient en aide à la vérité. Il semble pourtant que tout ce qui s'est passé depuis les paroles de ce grand saint n'est point fait pour inviter les hommes à dresser un autel à la Force, et que ce n'est point aux pieds de cette idole que se dirigent les aspirations jeunes et nouvelles de la société.

Je regretterais qu'on vît dans les observations qui précèdent l'indice d'une pensée hostile à l'artiste élevé dont nous nous occupons ; c'est précisément parce que l'œuvre de M. Hippolyte Flandrin porte l'empreinte d'une incontestable supériorité qu'il faut attacher plus d'importance aux tendances morales qui en doivent ressortir. Sous le prestige de la beauté extérieure, il faut rechercher encore la vérité de l'enseignement, si, comme l'a dit Platon, le beau n'est au fond que la splendeur du vrai.

C'est pourquoi je demanderai encore à M. Flandrin qu'il a pu lui fournir l'idée de placer Charlemagne au nombre des saints. L'impression en eût-elle donc été amoindrie